



«On aurait beaucoup à gagner à être plus queer dans nos rapports sociaux»

Entretien **Laurent Raphaël**

Pour son quatrième roman, *Dans la jungle*, la Belge Adeline Dieudonné a choisi d'ausculter de l'intérieur un féminicide doublé d'un double infanticide se déroulant derrière les murs d'une villa cossue du BW. Rembobinant le film des événements, de la rencontre de ce couple promis à un bonheur en première classe au drame fatidique, annoncé d'entrée de jeu, l'autrice de *La Vraie Vie* identifie les ressorts d'une emprise se déployant sournoisement, alimentée par la jalousie d'un mari guidé par une masculinité banalement toxique. Le tout avec la complicité passive des institutions qui, au mieux, accompagnent les victimes, au pire, comme la police, minimisent la gravité des faits. La violence intra-conjugale dans toute son horreur, en bas comme en haut de l'échelle sociale. Un thème cher à la romancière – la prédation et l'inceste sont d'ailleurs au cœur de son spectacle *Canis Lupus*, réinterprétation féroce du conte *Pierre et le loup*, qui se joue jusqu'au 26 avril au théâtre des Martyrs à Bruxelles –, traité cette fois sans la dose de fantaisie burlesque à laquelle elle nous avait habitués. La Bruxelloise évite cependant les pièges du roman à thèse en jonglant avec les codes haletants du thriller, en optant pour une mise en scène très cinématographique, et en dépeignant au passage d'une plume cinglante ce milieu privilégié qui ne jure que par l'argent (souvent reçu de papa et maman) et cultive l'entre-soi tout en se fantasmant ouvert sur le monde. *Welcome to the jungle*.

Vous abordez un thème tristement d'actualité. Qu'est-ce qui a motivé ce choix ?

C'est vrai qu'on parle beaucoup en ce moment des féminicides, et de toutes les formes de violence intrafamiliale d'une façon générale. C'est un sujet qui me travaille beaucoup. C'était déjà le thème de *La Vraie Vie*. Donc, mon intérêt ne date pas d'hier. Je suis sidérée par cette espèce de sentiment d'impuissance qu'on peut ressentir face aux chiffres de féminicides qui ne baissent pas. Je ressens

de la colère contre les hommes politiques qui ne bougent pas ou pas assez. Emmanuel Macron en avait fait une grande cause de son quinquennat. Et on voit que ce n'est absolument pas le cas. Pourtant, on sait que quand il y a une vraie volonté politique, comme ce fut le cas en Espagne au début des années 2000, on obtient des résultats. Ils ont réussi à faire baisser le taux de féminicides de 30%, ce qui est énorme. Individuellement, on se sent impuissant. J'ai vu des femmes autour de moi dans des situations de couple toxiques et face à ces situations, on est vraiment perdu. La colère que j'éprouve par rapport à ça m'a donné envie de restituer l'expérience de la violence, de montrer ce que c'est concrètement de l'intérieur.

Les faits se déroulent au sein de la bourgeoisie de la périphérie de Bruxelles. Est-ce pour montrer qu'aucun milieu n'est épargné par cette violence ?

Oui. Même si je crois que maintenant la plupart des gens le savent. Plus personne ne pense que la violence conjugale est l'apanage des ouvriers alcooliques. On sait que la violence gangrène tous les milieux sociaux. En plus d'avoir envie de parler de violences intrafamiliales, j'avais envie de parler de ce milieu-là, que je connais bien puisque c'est celui dans lequel j'ai grandi. C'est mon quatrième roman et je me sens suffisamment stable et forte dans mon écriture pour m'y attaquer et pour ancrer le récit de façon très explicite dans le Brabant wallon. Et puis, ce que je trouve aussi intéressant avec ce milieu privilégié, c'est qu'on ne peut pas invoquer l'argument économique souvent mis en avant pour expliquer la maltraitance. Aurélie a les moyens de partir, elle n'a pas cet obstacle financier. Ce qui me permettait de montrer le contrôle coercitif, de le mettre à nu, peu importe la situation économique de la victime.

Vous n'êtes pas tendre avec ce milieu BCBG...

Je n'ai pas pu résister à la tentation de m'amuser un petit peu dans la description caricaturale de certains ●●●



«Peu importe que les jeunes lisent de la Dark ou de la New Romance, du moment qu'ils lisent, ils passeront à d'autres genres ensuite», affirme Adeline Dieudonné.

GETTY

●●● personnages. Mais je ne voulais surtout pas faire un roman ricanant, ou qui prenne une posture de surplomb. J'avais juste envie de restituer cette bourgeoisie de la façon la plus fidèle possible et de montrer des choses qu'on ne montre jamais, comme le rôle essentiel des héritages. Si ces gens vivent comme ils vivent, c'est souvent parce qu'ils ont hérité. Une réalité que je voulais mettre à nu, ce qui ne plaît évidemment pas à cette bourgeoisie, car elle brise complètement le mythe de la méritocratie. Si tu roules dans une belle voiture, ce n'est pas parce que tu es plus intelligent ou plus travailleur que les autres, c'est surtout parce que tu as hérité d'un patrimoine et que tu as eu des possibilités qui t'ont permis d'évoluer professionnellement.

Pour la première fois, vous laissez de côté le fantastique pour un récit hypernaturaliste. Pouvez-vous expliquer ce choix ?

C'est vrai. Après trois romans, j'ai pris un peu confiance et j'apprends le métier. J'ai l'impression de mieux comprendre ce que c'est d'écrire un roman et j'ai un peu moins besoin de me cacher derrière des formes ou des artifices. C'est aussi la première fois que j'écris à la troisième personne du singulier. Ce choix a aussi

beaucoup changé mon approche et le ton. D'ailleurs, c'est rigolo parce que je suis en train d'enregistrer la version audio du livre et je vois à quel point il est plus difficile à lire que les précédents, parce qu'il est beaucoup moins oral. J'ai changé de registre de langage, je l'ai augmenté. Je n'ai plus abordé l'écriture comme une comédienne, comme je le faisais avant quand je me mettais dans la peau du personnage, que je regardais le monde à travers ses yeux. Cette fois-ci, j'ai plus l'impression d'être une réalisatrice de documentaires qui choisit l'endroit où elle va poser sa caméra en fonction de ce qu'elle veut montrer.

En parlant de cinéma, l'ambiance malsaine qui règne fait penser à Chabrol...

Oui, Chabrol, c'est un bon exemple. D'ailleurs, j'ai revu *La Cérémonie* en cours d'écriture. Un autre réalisateur aussi qui m'a inspiré, c'est Ruben Ostlund, en particulier son *Snow Therapy*. C'est aussi une histoire de famille avec un père défaillant et lâche. J'ai adoré ce film.

C'est votre quatrième roman. Avec l'expérience, gagne-t-on en liberté ce qu'on perd en innocence, en audace ?

Il y a vraiment les deux. Parce que c'est vrai que d'un côté, quand j'ai commencé à écrire, à l'époque de *La Vraie Vie*, j'explosais tout, j'allais où je voulais. Je n'avais peur de rien. En même temps, je n'osais pas m'enfoncer trop loin dans les histoires. Il y avait tout de même un côté «je plonge dans la piscine et comme j'ai peur de me noyer, je vais ressortir très vite». Je n'ai plus cette peur. D'ailleurs, *Dans la jungle* est deux fois plus long que tous mes livres précédents. Il y a beaucoup plus de personnages, aussi. J'ai plus confiance dans mes capacités. Mais c'est vrai qu'il y a peut-être moins de folie qu'au début.

Dans la seconde partie, quand tout bascule, le point de vue devient exclusivement féminin. Un choix délibéré ?

Oui. Forcément, je m'identifie à Aurélie. C'est aussi lié au fait que je n'ai pas accès à ce qui se passe dans la tête d'un homme qui décide de faire ça. Je peux un peu imaginer, je peux comprendre l'espèce de jouissance qu'on peut avoir à exercer un contrôle sur quelqu'un, à le surveiller. Je peux aussi un peu imaginer ce qui se passe dans la tête d'Arnaud quand il commence à jouer avec une arme et envisage de tuer, tout en se disant que si cette pensée lui fait du bien, il n'ira pas plus loin. Je peux

«J'ai plus l'impression d'être une réalisatrice de documentaires qui choisit l'endroit où elle va poser sa caméra en fonction de ce qu'elle veut montrer.»

appréhender tout ça, mais qu'un jour on prenne vraiment la décision de passer à l'acte, ça m'échappe encore.

Y a-t-il quelque chose qui ne tourne pas rond chez les hommes?

Je pense qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez les hommes et dans la masculinité en général, mais je pense que ça n'est absolument pas naturel. Je pense au contraire que c'est quelque chose qui est complètement construit, qui est culturel. C'est pour ça qu'on doit changer fondamentalement notre culture et ce qu'on appelle l'hétéro-patriarcat. On aurait beaucoup à gagner à être plus *queer* dans nos rapports sociaux. Ce qui ne veut pas dire qu'on doit renoncer à l'hétérosexualité, mais du moins renoncer à cette division sexuée de la société, cette façon très codifiée qu'on a d'être un homme ou d'être une femme, une segmentation qui génère de la violence.

Un sacré chantier...

C'est vertigineux parce qu'il y a plein d'endroits où il faudrait faire évoluer les choses. Il y a évidemment le volet législatif. Il faut faire évoluer les lois. Il y a le volet judiciaire, il faut faire évoluer la façon dont la justice est appliquée et rendue. Il faut évidemment faire évoluer les pratiques policières. Il faudrait déjà plus de femmes aux postes de décision qui ont intégré ces risques, ne les minimisent pas. Il faut aussi changer l'éducation, donc réformer l'école, ça signifie aussi complètement changer notre système économique. Parce qu'évidemment le capitalisme a sa part de responsabilité là-dedans. On vit dans un monde qui est tellement violent économiquement que le climat n'est pas propice à faire plus de place à l'empathie, à la douceur. Mais je crois que ce qui bloque aussi, c'est notre difficulté à changer. C'est très difficile de remettre en question tout ce qu'on nous a appris, tout ce qu'on pense être naturel. Mais je suis optimiste. Moi-même, j'ai énormément évolué ces dernières années sur des tas de sujets. Mais voilà, je crois qu'il y a des gens qui bougent plus facilement que d'autres, et puis, il y en a qui s'accrochent à leurs privilèges. On assiste d'ailleurs à un *backlash* avec la montée en puissance de la mouvance masculiniste. Beaucoup d'hommes ont compris qu'ils avaient tout à gagner à ne pas changer le système qui leur offre un tas de privilèges auxquels ils n'ont pas envie de renoncer.

Le titre s'est-il imposé naturellement?

Au départ, je pensais l'intituler *Safari*, parce que pour moi c'était vraiment ça: je vais vous emmener en safari dans cet univers très particulier. Mais il était déjà pris. J'ai trouvé *Dans la jungle*, qui n'était pas très éloigné. Je le trouvais parfait pour deux raisons. La première, c'est que, souvent, la bourgeoisie, quand elle parle des classes populaires, a tendance à utiliser des mots très animalisants ou très naturalisants. Elle va parler d'ensauvagement, de submersion migratoire ou de grogne des agriculteurs. Le fait de retourner le stigmate et de dire qu'en fait, la jungle, c'est la bourgeoisie, c'est là que se situe la violence, la prédation, ça m'intéressait. Et puis, l'autre aspect, c'est qu'on a souvent tendance à dire que là où les femmes et les enfants sont en danger, c'est dans l'espace public. Ce qui est évidemment en partie vrai. Mais on sait aussi que le plus grand danger qui guette les femmes et les enfants, là où ils risquent

le plus d'être tués ou agressés sexuellement, c'est dans la sphère domestique et familiale.

Vous écrivez aussi pour les enfants.

On parle beaucoup du recul de la lecture chez les jeunes. Cela vous inquiète-t-il?

Je suis assez confiante par rapport à ça. J'ai l'impression que, à toutes les époques, on a dit: «Les jeunes ne lisent plus, la jeunesse se perd.» Moi, ce que je vois, c'est qu'il y a énormément d'autrices jeunesse, et un public –surtout féminin, c'est vrai– qui les suit, notamment dans les genres qui cartonnent comme la New Romance ou la Dark Romance. Et peu importe si ce n'est pas de la grande littérature si ça permet de faire découvrir le plaisir de la lecture. Car tout se joue dans l'enfance.

Encore faut-il que les livres arrivent dans leurs mains. Pas évident face à la concurrence des smartphones...

En effet. A ce propos, ce qui m'inquiète plus, ce sont les politiques publiques, le manque de volonté politique. De voir que les gens au pouvoir chez nous n'en ont rien à cirer de la lecture. Dès lors, on ne doit pas s'attendre à des actions ambitieuses en matière de littérature. Ce mépris, ou ce désintérêt, déteint aussi sur les médias, comme à la RTBF, qui vient de supprimer la seule émission consacrée à la littérature. Et ça, c'est très alarmant. Surtout que le prétexte invoqué est que les gens ne lisent plus. Mais raison de plus! C'est le rôle du service public. Montrons-leur. Faisons-leur découvrir les joies de la lecture. L'appétit vient en mangeant... ●

■ RETROUVEZ L'INTÉGRALITÉ DE L'INTERVIEW SUR LE SITE FOCUS.BE

ROMAN

Dans la jungle

d'Adeline Dieudonné

L'Iconoclaste, 448 p.



Tout commence chez le notaire, dans une ambiance glaciale. Judith, Didier et Suzanne sont là pour régler la succession d'Arnaud, fils des deux premiers, et d'Aurélie, fille de la troisième. Le malaise est palpable. Et pour cause: quelques mois plus tôt, Arnaud a assassiné sa femme et leurs deux enfants avant de retourner l'arme contre lui. Un féminicide doublé d'un infanticide. Comment en est-on arrivé-là? C'est ce que tente de comprendre ce roman choral, chronique suffocante et naturaliste d'un drame annoncé. Purs produits du Brabant wallon, ils avaient pourtant toutes les cartes en main: une jeunesse dorée, de belles études, une villa quatre façades. Arnaud faisait parfois une petite crise de jalousie, mais rien de grave. Sauf qu'au fil du temps, et à mesure que son business de *night-shops* décline, les reproches et les vexations se multiplient, la surveillance électronique aussi, transformant la vie d'Aurélie en enfer domestique. A la fois réquisitoire contre une masculinité toxique et peinture acide –savoureuse mais un poil caricaturale– d'un biotope –le bété– peu traité dans la littérature, le roman fait œuvre utile. Mais ce que le style d'Adeline Dieudonné a gagné en réalisme cru, il l'a perdu en originalité et en envolées fantastiques ou burlesques, ces ingrédients qui faisaient le sel de ses romans précédents. ●